

# La Lituanie dans la pensée politique de Jerzy Giedroyc : « Un dialogue difficile »

Małgorzata Ptasińska

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'écrivain et éditeur Jerzy Giedroyc joua un rôle prépondérant dans l'amélioration des relations polono-lituanienues. Il le fit par l'intermédiaire de l'*Instytut Literacki* (Institut Littéraire), qu'il fonda en 1946, et surtout de sa revue *Kultura* (Culture), devenue une des plus importantes publications périodiques en exil des « nations opprimées » par l'URSS. La revue contribua à former l'opinion, non seulement de Polonais vivant des deux côtés du Rideau de fer, mais aussi d'autres intellectuels d'Europe centrale et orientale durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Jerzy Giedroyc naquit le 27 juillet 1906 à Minsk, à l'époque dans l'Empire russe. Il descendait d'une famille aristocratique appauvrie de l'ancien Grand-Duché de Lituanie. Son lieu de naissance et son enfance le marquèrent profondément. À 12 ans, il suivit sa famille qui déménagea à Varsovie, après le rétablissement de l'indépendance de la Pologne en 1918. Dans de nombreux interviews et écrits, il souligna souvent être un homme de l'Est, issu des anciens confins orientaux de la Pologne – les fameux *Kresy*. Il se sentait héritier de la tradition de la République des Deux Nations et revendiqua cette appartenance jusqu'à la fin de ses jours. Avant sa mort, il déclara dans une interview donnée à Ewa Berberysz : *Traitez-moi de Lituanien polonisé devant à tout prix être relituanisé, si vous voulez. Mais je suis Polonais et je me considère avant tout comme Polonais. La Lituanie est ma deuxième patrie mais, toute ma vie, je l'ai dédiée à la Pologne. Je ne vais ni exagérer, ni minimiser mes efforts et ceux de ma famille dans le combat pour l'indépendance de la Lituanie, car le nom de Giedroyc sonne pour moi aussi juste que celui de Giedraitis*<sup>1</sup>.

Après avoir achevé ses études de droit à l'université de Varsovie en 1929, Giedroyc travailla d'abord au ministère de l'Agriculture, puis à celui de l'Industrie et du Commerce. Il sut conjuguer ses obligations de fonctionnaire avec une activité parallèle de rédacteur et d'éditeur. À partir de 1933, il collabora à la revue *Bunt Młodych* (Révolte des jeunes) qui, quatre ans plus tard, prit le nom de *Polityka* (Politique). Dans les pages du périodique, il consacrait beaucoup de place à la politique polonaise à l'Est et y appuyait le mouvement prométhéen<sup>2</sup>. Déjà à l'époque, il constata que la situation géopolitique de la

<sup>1</sup> E. Berberysz, *Książę z Maisons-Laffitte*, Gdańsk 1995, p. 11-12. Selon la tradition lituanienne, le nom de la famille Giedraitis, qui s'est maintes fois illustrée dans l'histoire du Grand-Duché de Lituanie et dont le fief Giedraičiai se situe en Haute-Lituanie, viendrait de Giedrus, un grand-duc légendaire du XIII<sup>e</sup> siècle (NdR).

<sup>2</sup> Mouvement de réfugiés d'URSS de l'entre-deux-guerres qui prônait la libération des nations opprimées par la création d'États indépendants (NdR).

Pologne offrait à celle-ci la possibilité de jouer un rôle décisif dans cette partie de l'Europe. Il critiquait fortement le nationalisme polonais, le chauvinisme et la politique que menait la Deuxième République de Pologne (1918-1939) à l'égard de ses minorités, surtout des Lituaniens et des Ukrainiens, particulièrement dans la seconde moitié des années 30. Giedroyc restait néanmoins sous la forte influence de Józef Piłsudski. Il appréciait son réalisme politique et défendait son projet « jagellon » de fédération volontaire d'États indépendants réunissant la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine à la Pologne, sans domination de cette dernière. La guerre soviéto-polonaise (1919-1921) et le traité de Riga du 18 mars 1921 anéantirent cependant les chances d'un tel projet.

Lors de l'invasion de la Pologne en 1939, Giedroyc quitta le pays en même temps que de nombreux dirigeants. Il travailla à l'ambassade de Pologne à Bucarest puis, après sa fermeture, s'engagea dans les Forces armées polonaises de l'Ouest. Il participa aux combats de Gazala et de Tobrouk au sein de la Brigade de chasseurs des Carpates commandée par le général Stanisław Kopański. À partir de 1943, il dirigea le département des journaux et publications attaché au Deuxième Corps polonais commandé par le général Władysław Anders.

Dès les derniers mois de la guerre, Giedroyc sentit la nécessité de rester en exil et d'y poursuivre son activité d'éditeur. Il pressentit que cette émigration allait durer de nombreuses années. Au printemps 1946, il créa à Rome, auprès du Deuxième Corps polonais, l'*Instytut Literacki*, une maison d'édition de livres en polonais. Józef Czapski, Gustaw Herling-Grudziński, Zofia et Zygmunt Hertz furent ses proches collaborateurs dès le début. Son frère Henryk le rejoignit plus tard.

L'Institut commença ses activités dans un contexte qui évoluait rapidement en Europe et dans le monde. Dès l'automne 1947, il fut détaché de l'armée. Bien que l'Institut publiât encore à Rome, l'année suivante, le premier numéro de *Kultura*, Giedroyc décida d'en déménager le siège en France, à Maisons-Laffitte près de Paris. Ce transfert eut pour conséquence une inflexion dans la politique éditoriale de l'Institut. Le mensuel *Kultura* prit une place prépondérante alors que, pour des raisons financières, l'Institut n'édita plus de livres qu'à un rythme irrégulier, jusqu'à 1953. Cette année-là fut créée la collection *Biblioteka Kultury* et, près de dix ans plus tard, en 1962, parut le premier numéro de la revue *Zeszyty Historyczne* (Cahiers Historiques).

Entre temps, la conférence de Yalta avait anéanti de facto le rétablissement de l'indépendance de la Pologne qui se retrouva dans la zone soviétique. La Lituanie, avec Wilno/Vilnius, et l'Ukraine, avec Lwow/Lviv, furent intégrées à l'URSS. Ainsi, le projet « jagellon » de fédération perdit toute actualité. Il ne restait que l'héritage de la Lituanie historique. Partisan de l'idée qu'il fallait « accepter la réalité », Giedroyc était conscient de cette situation. Pour

cette raison, il publia dans *Kultura*, en novembre 1952, la lettre d'un étudiant du séminaire catholique de Pretoria, Józef Majewski, dans laquelle celui-ci écrivait : *Que les Litvaniens et les Ukrainiens, qui subissent un destin pire que le nôtre, se réjouissent les uns d'avoir recouvré Vilnius et les autres que le drapeau bleu et jaune flotte sur Lviv. Nous détournerons désormais nos regards vers Breslau/Wrocław, Dantzig/Gdańsk et Stettin/Szczecin et y reconstruirons la Pologne. Ainsi sûrement, nos voisins de l'Est et du Nord pourront nous refaire confiance. Avec la collaboration de la Lituanie et de l'Ukraine, une fédération de l'Europe centre-orientale pourra se réaliser.*

Ces quelques phrases firent réagir une partie de l'émigration polonaise qui accusa la rédaction de *Kultura* de « haute trahison » et de « blesser les sentiments d'une majorité de Polonais ». Le mensuel perdit quelques abonnés mais ne changea pas de position.

Sur les ruines des deux guerres mondiales, Giedroyc tenta de construire très adroitement, à petits pas, un dialogue polono-lituanien. Il n'évita pas des sujets difficiles pour les deux parties. Au départ, l'approche était délicate car il ne disposait encore d'aucun allié du côté lituanien. La situation fut différente avec les Ukrainiens, dont plusieurs intellectuels contribuaient régulièrement à *Kultura* dès 1948. Bohdan Osadczyk, sous le pseudonyme de Berlińczyk (« le Berlinois »), devint le porte-parole du dialogue polono-ukrainien. Il collabora avec *Kultura* à partir de 1952 en rédigeant sa *Chronique ukrainienne* durant de longues années.

Giedroyc organisa et influença la politique de rapprochement des Polonais et des Litvaniens en plusieurs étapes. Il commença par présenter aux Polonais des œuvres d'écrivains et de poètes litvaniens en exil. Durant des années 1952-57, dans le cycle informel *La poésie lituanienne moderne*, il publia des textes d'auteurs de la nouvelle génération, celle qui avait fui le pays avec la guerre. Cette poésie était marquée par la profonde blessure causée par la perte de la patrie. Les poèmes furent traduits en polonais par Juozas Kėkštas qui vivait après-guerre en Argentine où il travaillait comme ouvrier. La revue proposa, entre autres, des œuvres de Jurgis Blekaitis, Kazys Bradūnas, Eugenijus Gruodis, Jonas Mekas, Alfonsas Nyka-Niliūnas et de Kėkštas<sup>3</sup>. Une partie de ces poètes était liée à *Literatūros lankai*, une revue littéraire lituanienne en exil. En 1955, Kėkštas fit publier (à Buenos Aires) sa traduction en lituanien d'un volume de poésies de Czesław Miłosz : *Epochos sąmoningumo poezija*.



Jerzy Giedroyc

<sup>3</sup> voir.: „Kultura” 1952 n° 11/61 p. 71-73; 1955 nr 10/96 p. 64-72; 1957 n° 4/114 p. 47-48.

Le numéro d'octobre 1955 de *Kultura* fut marqué plus particulièrement par la Lituanie, avec deux textes importants : « La poésie lituanienne récente » par Nyka-Niliūnas et « À la recherche d'un dialogue polono-lituanien » par Juozas Girnius. Le second texte fut le premier d'un Lituanien qui abordait des questions litigieuses avec la conviction qu'une compréhension mutuelle était la seule voie pour arriver à de bonnes relations de voisinage. L'auteur fit une analyse historique des liens unissant les Lituniens et les Polonais en revenant à l'époque du roi Jagiełło et de l'Union de Lublin. Il montra que celle-ci fut désavantageuse pour la nation lituanienne qui donna pourtant beaucoup aux Polonais mais reçut peu en retour. D'après Girnius, la question de Vilnius était la question la plus importante dans les relations polono-lituanienues. Leur avenir dépendait de sa solution. Il rappela qu'en 1918 c'est à Vilnius que les Lituniens avaient déclaré leur indépendance. Il jugea l'action du général Lucjan Żeligowski – prise de Vilnius en 1920 – comme totalement destructive pour la bonne entente entre les deux nations. Il la désigna comme la cause principale de la défiance lituanienne envers les Polonais. Ce fut en effet une époque de persécution des Lituniens dans la région de Vilnius, avec la fermeture des écoles, la censure de la presse et l'emprisonnement des activistes. Girnius conclut son texte en rappelant que l'amitié polono-lituanienne était empoisonnée par l'amertume, qui parfois dégénérait en une haine absurde. Il remercia la rédaction de *Kultura* pour le « geste de bonne volonté » qui permit à un Lituanien de s'y exprimer. Il afficha aussi l'espoir que des intellectuels des deux nations puissent chercher des voies de dialogue car il estima anormal ce manque de contacts et d'échanges.

En réponse au texte de Girnius, des Polonais en exil réagirent dans les pages de *Kultura* en exprimant leurs opinions sur la possibilité d'un dialogue polono-lituanien. Jerzy Iwanowski, l'ancien ministre des Affaires étrangères de la „République de la Lituanie Centrale”<sup>4</sup> dans les années 1920-22, considérait comme impossible une solution dans le conflit entre Polonais et Lituniens sans faire tort à l'une des deux parties. Il prévint – et avec le temps on peut regarder ses paroles comme celles de Cassandre : « Nous devons clairement prendre conscience qu'il n'existe pour nous que deux possibilités, soit une alliance de nations libres composées de gens libres qui nous donnera la garantie de la force et de la sécurité, soit un esclavage qui nous sera imposé par la barbarie, avec la disparition totale de la liberté et de la dignité humaine<sup>5</sup> ».

Tadeusz Katelbach, rédacteur de la *Gazeta Wileńska* et représentant officieux de la Pologne en Lituanie dans les années 1933-37, rappela les blessures et les « monstres du passé » évoqués par les auteurs lituniens qui freinaient

<sup>4</sup> Entité politique éphémère et non reconnue, centrée sur la région de Vilnius et créée par les Polonais après le coup de force de Żeligowski (NdR).

<sup>5</sup> J. Iwanowski, *Dialog polsko-litewski*, „Kultura” 1956, n° 1/99, p. 88.

le dialogue entre les deux nations dans une perspective tant historique qu'actuelle. Il était convaincu que les Polonais « allaient comprendre et accepter le nouveau contexte historique dans lequel nous nous trouvons. Avec l'espoir que les autres le comprennent aussi<sup>6</sup> ».

Malheureusement, ces voix restèrent sans écho dans l'émigration lituanienne et ne provoquèrent aucune réaction.

Les années suivantes, avec des résultats mitigés, l'infatigable Giedroyc continua sa politique de rapprochement des deux nations. La littérature lituanienne, c'est-à-dire des œuvres d'écrivains et de poètes, fut plus rarement présente dans les pages de *Kultura*. Il avait été difficile de leur donner la même ampleur que celle trouvée pour la question « ukrainienne ».

C'est dans les *Zeszyty Historyczne* que le début des années 70 apporta un nouveau des thèmes lituaniens. Les auteurs polonais de l'émigration y jouaient un rôle primordial. Les articles historiques sur les relations mutuelles dans les années 1918-1939 et durant la Deuxième Guerre mondiale furent équilibrés par des textes de Giedroyc sur la problématique contemporaine. La moitié du n° 28 de *Zeszyty Historyczne*, en 1974, fut consacrée au Grand-Duché de Lituanie. Giedroyc tenta d'inspirer les émigrations polonaise et lituanienne en montrant leur destin commun de nations opprimées depuis la dernière guerre et l'importance de toute résistance dans leur combat contre l'URSS.

En 1972, suite à l'immolation de Romas Kalanta<sup>7</sup> et aux grandes manifestations liées à son enterrement qui furent cruellement réprimées par le régime soviétique, Giedroyc décida d'éditer un n° spécial de *Kultura* en langue lituanienne<sup>8</sup>. Il proposa d'en confier la rédaction à Miłosz, qui, suite aux faibles échos de l'affaire Kalanta dans le monde, écrivit dans une lettre : « Je sens monter du dégoût envers tous les intellectuels occidentaux<sup>9</sup> ». Giedroyc lui répondit « Les affaires lituaniennes me préoccupent aussi beaucoup. Peut-être que les réactions en Occident sont moindres car il leur est évident que le „quatrième monde” est inscrit sur la liste des pertes. D'où l'importance que ce „quatrième monde” commence à s'unir<sup>10</sup> ».

Miłosz exprima ses doutes à l'égard de cette idée du numéro lituanien de *Kultura*. Il la jugeait comme trop ostentatoire, trop typiquement polonaise. D'après lui, s'il était certes important de manifester de l'amitié envers les

<sup>6</sup> T. Katelbach, *Dialog polsko-litewski*, „Kultura” 1956, n° 1/99, p. 93.

<sup>7</sup> Romas Kalanta, étudiant lituanien de 19 ans, s'immola par le feu en 1972 sur une place publique à Kaunas, en signe de protestation contre l'oppression soviétique. Son inhumation provoqua de nombreuses manifestations et Kalanta devint une figure lituanienne de la lutte contre le régime communiste. Voir : Birutė Burauskaitė, « Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta », *Cahiers Lituaniens*, n°5, 2004.

<sup>8</sup> E. Jakubowski [E. Zagiell-nom de plume.], *Romas Kalantu*, „Kultura” 1972, n° 7/8 (298/299), p. 151-152.

<sup>9</sup> J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1964-1972*, rééd. M. Kornat, Warszawa 2011, p. 527.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 531.

<sup>11</sup> Ibidem, p. 539.

Lituanais, influencer sur l'opinion des Polonais en Pologne en faveur de la Lituanie l'était encore plus. Il proposa de publier régulièrement dans *Kultura* des dossiers sous le titre générique de « dialogue polono-lituanien<sup>11</sup> ». L'idée du numéro lituanien ne fut donc pas réalisée, même si Giedroyc y revint à plusieurs reprises les années suivantes, tentant toujours – en vain – de convaincre Miłosz.

La *Chronique Lituanienne* fut sans doute en relation avec ce projet. Edmund Jakubowski, sous le nom de plume d'E. Żagiell, la rédigea durant la période 1974-1990. Durant ces 16 ans, la rubrique fut une excellente source d'information sur la situation des Lituanais en URSS et en exil. Jakubowski fut le collaborateur attiré de Giedroyc et de *Kultura* pour les questions lituanaises et les relations polono-lituanaises entre les deux guerres.

Juliusz Mieroszewski joua aussi un rôle de premier plan dans le dialogue des nations de l'Europe centrale et orientale, notamment entre Polonais et Lituanais. Il écrivait sous le pseudonyme de Londyńczyk (« le Londonien »). À partir de 1950, il fut le plus proche collaborateur de Giedroyc et un des premiers partisans du rapprochement de la Pologne avec les pays dits « de l'ULB » (Ukraine, Lituanie, Biélorussie). Son article « *Le complexe polonais des Russes et les territoires de l'ULB* » dans le numéro de septembre 1974 constitua *de facto* une synthèse de l'orientation de politique orientale de Giedroyc et de *Kultura*. Il lui donna une nouvelle dimension, à la hauteur des changements politiques en Europe et dans le monde, notamment au début des années 70 dans le cadre des négociations de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE). Il suivait la conception de Giedroyc « de coller à la réalité ». Mieroszewski écrivit en outre que :

*Nous ne pouvons pas prétendre que chaque initiative de la grande Russie relève d'un impérialisme et affirmer en même temps que toute politique orientale polonaise n'est en aucun cas une sorte d'impérialisme, seulement une « idée jagellonne ». En d'autres termes, nous ne pouvons exiger des Russes qu'ils abandonnent leur impérialisme que si nous-mêmes abandonnons, une fois pour toutes, notre propre impérialisme historique dans toutes ses formes et expressions.»*

*Pourtant, pour les Lituanais, les Ukrainiens et les Biélorusses, il s'agissait purement d'une forme d'un impérialisme polonais traditionnel. La République des Deux Nations s'acheva par la polonisation totale de la noblesse lituanienne et la plus émotionnelle déclaration de l'amour pour la Lituanie (« Litwo Ojczyzna moja ! ty jesteś jak zdrowie »)<sup>12</sup> fut écrite en polonais. Aucun Polonais n'est capable de s'imaginer une telle situation. Pouvons-nous imaginer Slowacki écrivant uniquement en russe ?*

<sup>12</sup> „Lituanie, ma patrie, tu es comme la santé : ta valeur est connue seulement par ceux qui t'ont perdue”. Premiers mots du célèbre poème *Monsieur Thadée* d'Adam Mickiewicz (NdR).

*La pleine reconnaissance de la souveraineté et de la liberté de nations fraternelles – ce qui nous sépare de la Russie – de même qu’un sincère abandon de projets impérialistes tels que ceux négociés avec Moscou au-dessus et en dépit de ces nations, constitueraient un programme qui pourrait donner à la politique polonaise d’indépendance la haute valeur morale qui lui manque aujourd’hui<sup>13</sup>.*

Fin 1975, la lettre adressée par Jonas Dainauskas à la rédaction de la revue fut une véritable surprise dans ce contexte de déclarations et d’initiatives de *Kultura* en faveur du dialogue entre Polonais et Lituaniens. Le texte réagissait à l’article de Kazimierz Okulicz « *La Lituanie, un écho grinçant du passé* » et à une interview de Giedroyc, parus tous deux dans *Teviškės Žiburiai*, une revue lituanienne éditée à Toronto. Le texte de Dainauskas reprenait entre autres les accusations, déjà maintes fois répétées par les Lituaniens, de la prise illégale de Vilnius par les Polonais et l’occupation de sa région dans l’entre-deux-guerres, la polonisation de la Lituanie, la politique anti-lituanienne du voïvode Ludwik Bociński, l’appropriation de l’université de Vilnius qui devint un centre de polonisation et travailla au détriment des Lituaniens. Il conclut en précisant qu’il considérait le poète Adam Mickiewicz avant tout comme lituanien.

Giedroyc transmet le texte à Miłosz avec le commentaire suivant : « les tentatives d’un dialogue avec les Lituaniens sont décourageantes ». Il précisa plus tard : « À propos de Dainauskas, cette lettre m’a presque rendu malade. Que de pareilles choses hantent encore certains !<sup>14</sup> ». Il tint néanmoins à publier ce texte dans *Kultura*. Il le fit en y joignant deux autres articles liés à la controverse : « *Une étrange polémique* » de Miłosz et « *La dernière parole de l’accusé* » d’Okulicz<sup>15</sup>. Les trois textes furent réunis sous le titre générique « Un dialogue difficile ».

Les années 70 sont aussi celles où Giedroyc et *Kultura* reçurent le soutien déterminant de Tomas Venclova. Devenu à l’époque le plus éminent poète de la jeune génération lituanienne en URSS, il était un chaud partisan du dialogue polono-lituanien. Grâce à Miłosz, la collaboration poétique de Venclova débuta dès le numéro de mai 1973 de *Kultura*. Son poème « La conversation en hiver » était extrait de son premier recueil paru à Vilnius en 1972 : « *Kalbos ženklas – eilėrašiai* ». L’implication de Venclova s’amplifia quand il arriva aux États-Unis, début 1977, grâce aux efforts conjugués de Joseph Brodsky et de Miłosz, qui craignaient pour sa vie. Tous deux obtinrent pour le poète lituanien une invitation à enseigner à l’Université de Californie à Berkeley. Venclova et Miłosz devinrent amis.

<sup>13</sup> J. Mieroszewski, *Rosyjski „kompleks Polski” i obszar ULB*, „Kultura” 1974, n° 9/324, p. 3-14.

<sup>14</sup> J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1973-2000...*, p. 144, 149.

<sup>15</sup> J. Dainauskas, *Zgrzytliwe echo przeszłości*, „Kultura” 1976 n° 4/ 343, p. 63-72; Cz. Miłosz, *Dziwna polemika*, ibidem, p. 72-77; K. Okulicz, *Ostatnie słowo oskarżonego*, ibidem, p. 77-82.

Avant son « passage à l'Ouest », Venclova avait participé au Mouvement lituanien de défense des droits de l'homme et collaboré à l'édition clandestine de la *Chronique de l'Église Catholique en Lituanie*. Le 11 mai 1975, il avait envoyé une lettre au Comité central du Parti communiste de Lituanie, dans laquelle, en se référant aux accords d'Helsinki sur les droits de l'homme, il demandait le droit de quitter le pays et de vivre à l'étranger. Il y évoquait comme motifs la soumission de la littérature à l'idéologie communiste, l'absence de liberté d'expression et l'impossibilité de mener une activité culturelle indépendante dans le pays. Il déclara être incapable d'écrire sans une réelle perspective d'être publié<sup>16</sup>. Après avoir envoyé sa lettre, il fut sanctionné par l'interdiction totale de publication.

Parallèlement, *Kultura* publia dans sa « Chronique Lituanienne » un appel adressé de Vilnius *Aux intellectuels occidentaux et soviétiques : H. Böll, G. Grass, L. Kotakowski, E. Ionesco, A. Siniavski, A. Solženitsyne, A. Sakharov*. Par ce texte, ses auteurs tentaient d'attirer l'attention sur la répression soviétique contre l'intelligentsia lituanienne, la menace d'un néo-stalinisme et l'oppression de la culture lituanienne. Ils appelaient les intellectuels à « protester contre les injustices que nous subissons, contre le harcèlement et la lente destruction de notre intelligentsia, le destin tragique de Mindaugas Tamonis<sup>17</sup> et d'autres intellectuels »<sup>18</sup>. Dans le post-scriptum, des craintes avaient été exprimées pour la vie de Venclova, dont le sort était dans « la main invisible du KGB » (ce qui avait motivé l'action de Brodsky et Miłosz).

Le dialogue polono-lituanien prit aussi ces années-là une nouvelle dimension grâce à un texte épique écrit à deux mains par Venclova et Miłosz au sujet de Vilnius. Giedroyć le décrivit comme passionnant et le publia au début de 1979<sup>19</sup>. Des notions fondamentales relatives à l'héritage commun y sont évoquées, et la relecture des complexes relations polono-lituanienues y est faite sur un ton de respect et de compréhension mutuelle.

Miłosz commença par le simple constat que les deux poètes, un Polonais et un Lituanien, avaient grandi dans la même ville et que ceci était suffisant pour qu'ils puissent discuter au sujet de cette ville, même publiquement. D'après Miłosz, il était impossible d'éliminer Vilnius de l'histoire de la culture polonaise, à cause – entre autres – de personnages aussi emblématiques qu'Adam Mickiewicz, Juliusz Słowacki, Jozef Piłsudski, des Philomates ou de l'Université qui fêtait ses 400 ans cette année-là (1979). Il rappela le rôle de l'Institut

<sup>16</sup> Voir : „Kronika litewska”: T. Venclova, Z „Kroniki Litewskiego Kościoła katolickiego” n° 19; *List do Centralnego Komitetu Litewskiej Partii Komunistycznej*, „Kultura” 1976, n° 3/342, p. 101-102.

<sup>17</sup> Ingénieur chimiste et poète, militant des droits de l'homme, Mindaugas Tamonis fut interné par le KGB dans un hôpital psychiatrique et retrouvé mort en 1975, à 35 ans (NdR).

<sup>18</sup> Z „Kroniki Litewskiego Kościoła katolickiego” nr 20: *Do Zachodnio-Europejskich i Sowietickich Inteltektualistów: H. Bölla, G. Grassa, L. Kōlakowskiego, E. Ionesco, A. Siniawskiego, A. Solženicyna i A. Sacharowa*, ibidem, s. 102-103.

<sup>19</sup> Cz. Miłosz, T. Venclova, *Dialog o Wilnie*, „Kultura” 1979, n° 1/2 (376/377).

de recherche scientifique sur l'Europe orientale, de Vilnius<sup>20</sup> et son importance dans les recherches soviétologiques. Il mentionna la pensée libérale des Polonais de Vilnius, mais aussi le nationalisme et la polonisation de cette région après la mort du maréchal Piłsudski. Il rendit l'atmosphère du Vilnius de sa jeunesse et des années d'études, le souvenir des rues, des ruelles, des impasses et l'esprit d'une ville multiculturelle. Il conclut : *Dans les années 1918-1939, les Litvaniens n'aimaient pas du tout ce qui m'était cher à Vilnius : „les gens du pays”, les rêves d'une fédération, le régionalisme, les francs-maçons et les libéraux qui suivaient autrefois Piłsudski. Il me semble qu'ils préféreraient avoir affaire à des anima naturaliter endeciana<sup>21</sup> car, dans ce cas, ils identifiaient clairement l'ennemi. Peut-être avaient-ils raison, je ne vais pas juger. Cependant c'est cette ligne, et non la ligne sarmate, qui donne aujourd'hui l'espoir de l'amitié entre les Polonais et les Litvaniens. Enfin, telles sont les origines de Jerzy Giedroyc, rédacteur en chef de Kultura à Paris, dont je suis l'un des collaborateurs depuis plusieurs années<sup>22</sup>.*

Pour sa part, Venclova avoua que les deux hommes connaissaient un Vilnius totalement différent. Le poète n'y habita qu'après la Deuxième Guerre mondiale, quand la moitié de la ville était encore en ruines et quand elle se retrouva à l'intérieur des frontières de l'URSS. Il n'y avait que très peu d'anciens habitants. Presque tous les Juifs avaient disparu et les Polonais étaient partis en Pologne ou avaient été déportés en Sibérie. Ils ne restaient que des prolétaires, des marginaux et quelques rares rescapés de l'intelligentsia, souvent brisés et vivant dans la peur. Il rappela que tout fut fait pour « déraciner le passé et inoculer une nouvelle mentalité ». Malgré tout, Vilnius, avant le départ du poète, fut un centre de la résistance lituanienne. Les relations polono-lituanienues, Venclova les regardait avec l'œil d'un dissident de l'Europe de l'Est pour lequel ces antagonismes semblaient être déjà vaincus. Cependant, il déclara pouvoir se tromper.

D'après Venclova, l'avenir des relations polono-lituanienues devait se fonder sur un combat commun contre le régime totalitaire dans ses formes

<sup>20</sup> L'Institut de recherche scientifique sur l'Europe Orientale (*Instytut Naukowo-Badawczy Europy Wschodniej*) fut un centre réputé lié à l'Université de Vilnius, bien que disposant d'une grande autonomie de gestion. Il se composait de cinq sections : philologie, économie, histoire du droit, ethnologie, physiographie. Il réunissait également l'École des Sciences Politiques de Vilnius, qui avait le statut d'établissement supérieur privé, et la Bibliothèque Wróblewski (actuelle Bibliothèque de l'Académie des sciences de Lituanie) où l'Institut avait son siège. Il fut fondé en 1930 à l'initiative de trois chercheurs : Stefan Ehrenkretz (1880-1945), historien du droit du Grand-Duché de Lituanie ; Janusz Jędrzejewicz (1885-1951), pédagogue et homme politique, auteur de la réforme de l'enseignement supérieur et Premier ministre en 1933-34 ; Witold Staniewicz (1887-1966), économiste spécialisé en agronomie, député et ministre de la réforme agraire (1926-1932). Jan Rozwadowski (1867-1935), professeur de linguistique, fut son premier président. À partir de 1935, l'Institut fut présidé par Stanisław Kętrzyński (1876-1950), historien et diplomate. Opérationnel jusqu'en 1939, l'Institut fut un des premiers centres de recherche en Europe sur l'Union soviétique et son système politique (NdR).

<sup>21</sup> Une référence aux partisans de *Narodowa Demokracja* (Démocratie nationale), un mouvement de la droite radicale polonaise de l'entre-deux-guerres, plus connue sous ses abréviations *ND* ou *Endecja* (NdR).

<sup>22</sup> Ibidem, p. 15.

d'organisation les plus élaborées qui étaient déjà apparues en Pologne. Vilnius, comme une éternelle enclave, aurait ainsi une nouvelle possibilité et la ville deviendrait un centre où se forgerait une nouvelle formation de l'Europe de l'Est<sup>23</sup>.

À la fin des années 80, des fissures de plus en plus saillantes dans le bloc soviétique apportèrent non seulement l'espoir d'un monde meilleur mais aussi des signes annonciateurs d'une possible indépendance pour l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie. Le concept « ULB » pouvait devenir réalité. Miłosz et Venclova, les deux apologistes de l'amitié polono-lituanienne, prirent – une fois encore – leur plume au début de l'année 1989 dans le contexte du renouveau national. Dans ces deux textes séparés mais d'une voix, ils déclarèrent que des événements d'une grande importance se passaient dans le combat des Lituaniens pour la dignité et les droits de la nation lituanienne. Ils partageaient l'opinion que ces changements avaient un caractère révolutionnaire et probablement irréversible. Les deux poètes étaient cependant inquiets de la montée de sentiments anti-polonais et de possibles conflits entre Polonais et Lituaniens. En Lituanie, la minorité polonaise n'avait pas été associée au combat pour l'indépendance du pays et, très visiblement, elle avait tendance à se replier sur elle-même. Il fallait comprendre cette situation par le fait que cette minorité avait été, avant la guerre, la majorité, surtout à Vilnius où l'on avait parlé principalement polonais. Dans cette situation, d'après Miłosz, les anciennes craintes, blessures et préjugés risquaient de rejaillir. Il fallait lutter contre ces stéréotypes, inconsciemment acceptés. Ceci exigerait un effort considérable pour être profitable aux bonnes relations polono-lituanienues. Il jugea que ce processus devait commencer à Vilnius même, car cette ville fut et allait être la capitale de la Lituanie indépendante<sup>24</sup>.

Venclova jugea inutile cette montée de sentiments anti-polonais pour les deux côtés. Il rappela la situation difficile des Lituaniens dans la région de Vilnius pendant l'entre-deux-guerres, liée à la politique de polonisation du voïvode Bociński. Il avoua en même temps que, malgré de nombreuses réserves, la gouvernance polonaise protégea la population lituanienne contre la soviétisation et la stalinisation. Il assura que Vilnius serait la capitale de la



Asta Skaigirytė-Liauškienė, Algirdas Saudargas et Jerzy Giedroyc en 1998

<sup>23</sup> Ibidem, p. 16-35.

<sup>24</sup> Cz. Miłosz, *O konflikcie polsko-litewskim*, „Kultura” 1976, n° 5/5000, p. 3-9.

Lituanie indépendante et que, après une longue collaboration avec les dissidents, il pouvait affirmer que les Polonais avaient des sentiments amicaux pour la Lituanie et qu'aucun Polonais raisonnable ne formulerait des exigences territoriales pour récupérer la ville. Il fut néanmoins attristé par les craintes complexes et les mythes de Lituanais, qui prenaient parfois des formes pathologiques. Ils étaient plus particulièrement entretenus par des gens plus âgés, ayant grandi entre les deux guerres dans l'atmosphère de la polonophobie. Il termina par cette déclaration :

*Bien que nous soyons une nation forte – ce que nous avons prouvé en 1988 – nous sommes obligés de reconnaître que Vilnius et ses environs ont été – durant plusieurs siècles – et resteront un territoire d'au moins deux cultures. Ce n'est pas une raison pour se plaindre. Au contraire, c'est la chance d'un enrichissement mutuel qui exige une solidarité dans le combat contre le totalitarisme.*

*Il y a des années, en écrivant à deux mains avec Czesław Miłosz, j'avais déclaré que si un jour, les persécutions de Polonais par les Lituanais recommençaient, je serais le premier à dire « non ». Heureusement, je ne suis pas le premier car la Ligue de la Liberté de la Lituanie, ainsi qu'un de mes amis de longue date de Sajūdis, Virgilijus Čepaitis, m'ont précédé. Alors, je dis « non » avec eux<sup>25</sup>.*

Le 11 mars 1990, la Lituanie fut la première des républiques de l'Union soviétique à déclarer son indépendance. La Pologne ne la reconnut, avec d'autres Etats, que le 2 septembre 1991. Giedroyc considéra la lenteur de cette décision comme une grave erreur de la politique étrangère polonaise qui aurait des conséquences négatives pour les relations mutuelles. Il rappela cependant que c'est la Pologne qui avait proposé l'asile à Algirdas Saudargas, détenteur du pouvoir de former un gouvernement lituanien en exil en cas d'intervention massive de l'armée soviétique en Lituanie en janvier 1991.

Pour ses mérites en faveur du rétablissement de l'indépendance de la Lituanie, Giedroyc fut distingué à plusieurs reprises. Durant la visite du président Algirdas Brazauskas à Maisons-Laffitte en 1997, celui-ci lui remit le titre de Citoyen d'Honneur de la Lituanie. L'année suivante, le ministre des Affaires étrangères Algirdas Saudargas le décora de l'ordre de première classe du Grand-Duc Gediminas. Quant au président Valdas Adamkus, il tint également en 1999 à visiter le siège de *Kultura* à Maisons-Laffitte.

Pour conclure, citons l'adresse de Giedroyc aux Lituanais en 1990 : *Arrêtons enfin d'avoir peur de nous. Il existe toujours en Lituanie le complexe d'une menace polonaise. La question de l'action du général Żeligowski, c'est un lourd problème mais laissons-le aux historiens car c'est du passé. Il nous faut enfin écrire une histoire honnête des relations polono-lituanaises, sans oublier la participation des Polonais dans l'œuvre de votre indépendance<sup>26</sup>.*

<sup>25</sup> T. Venclova, *List otwarty do Litwinów i Polaków na Litwie*, „Kultura” 1976, n° 3/498, p. 114.

<sup>26</sup> E. Berberysz, *Książę z Maisons-Laffitte...*, p. 15.